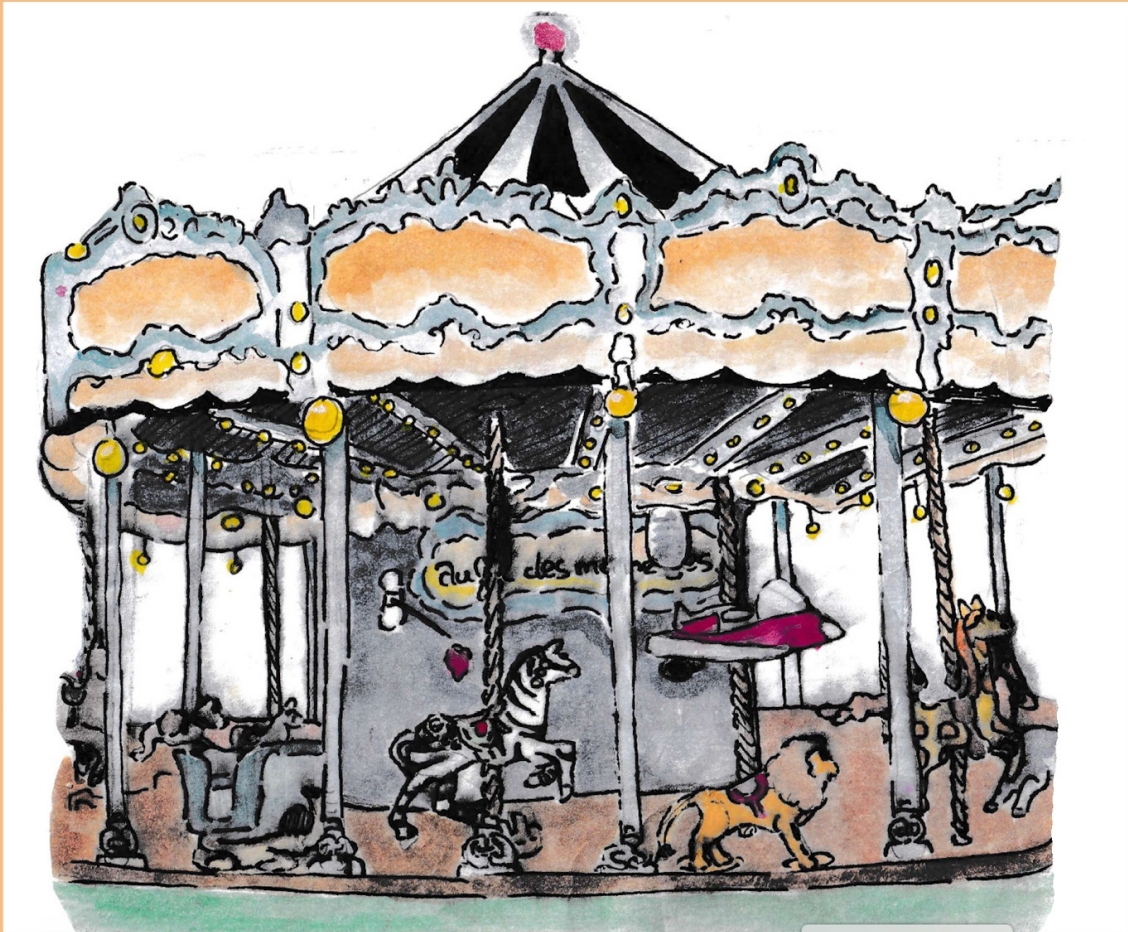


AU FIL DES MANÈGES



MICHEL ROCHEFORT

Michel Rochefort

Au fil des manèges

© Michel Rochefort, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9771-1

Couverture : Milly-Lou Rochefort

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

Jusqu'en décembre 2022, Michel Rochefort n'a jamais songé à écrire une fiction.

Comme de nombreux adolescents, il avait tenu un journal, assez irrégulièrement, pour l'abandonner quelques mois plus tard. Puis, à l'âge adulte, ses travaux d'écriture se limitaient résolument à des articles sur son travail de psychanalyste, sur l'analyse de l'évolution de ses patients, sur la relation médecin-malade, enfin sur tout ce qui concernait son activité professionnelle.

En octobre 2022, il a appris qu'il était atteint de SLA, autre nom de la maladie de Charcot. À partir de cette date, le mot avenir a perdu sa signification, du moins les jours devenaient comptés. Apprendre que la mort est annoncée dans un délai de trois à cinq ans, c'est une information foudroyante, qui fait sombrer. Puis, Michel s'est fait violence pour comprendre qu'il pouvait encore choisir comment vivre ce temps abrégé, et ne pas subir la maladie.

Dans la nuit du 12 décembre 2022, Michel a fait un rêve : il se voyait écrire, avec un accompagnement musical au piano. En psychanalyste attentif aux rêves, le lendemain, il a pris son ordinateur, et au son du concerto n°2 de Rachmaninoff, s'est conformé à son rêve. À la fin de la matinée, il avait écrit une nouvelle. Il a pris goût à l'écriture romanesque ce jour-là.

Il a décidé ensuite de se lancer dans un roman, court mais puissant. L'intrigue a été rapidement bâtie – la mobilisation d'un village contre un projet touristique détruisant l'environnement d'un site des Alpilles – et le déroulement du roman posé dans le détail.

La rédaction d'*Au fil des manèges* a exigé une large et solide recherche documentaire, comme sur les coordonnées GPS des Alpilles, l'origine des parcs nationaux, la culture des agrumes, les moulins à huile, l'architecture, les espèces protégées, les recours en justice contre certains permis de construire... sans oublier le fonctionnement des carrousels et des manèges.

Les généalogies des personnages étaient soigneusement consignées sur un tableau, avec une étude onomastique rigoureuse : tous les prénoms devaient

sentir la Provence. Il y a intégré quelques éléments de l'histoire de la famille d'où il venait et de celle qu'il avait créée – ses deux fils, sa petite-fille sont présents dans le roman. Le combat contre le projet touristique qui structure l'intrigue a une résonnance familiale et quelques personnages laissent deviner l'activité de psychanalyste à laquelle il tenait tant.

Alors qu'il vivait un effondrement intérieur, écrire a été son levier, cette force qui lui permettait de se mouvoir en même temps qu'il perdait l'usage de sa mobilité. L'écriture *d'Au fil des manèges* lui a donné envie de se lever, de choisir d'endurer cette maladie.

Michel a montré qu'un projet – qu'importe l'ambition ou la taille – vous remet debout, quoi qu'il vous arrive. Que la fragilité n'est ni une fatalité ni une faiblesse, que la maladie ne doit pas altérer la vie, et que la vulnérabilité peut lui donner un nouveau sens. Malgré l'échéance, la vie peut rester prodigieusement intense.

Michel Rochefort est décédé le 16 septembre 2024

Marie-Noëlle Rochefort

*À Marie-Noëlle,
pour ta relecture attentive et exigeante
pour ta présence et ta lumière*

*À nos deux fils, Benjamin et Tanguy
pour notre filiation et vos différences*

*Et pour Milly-Lou
de la part de Patek*

À mes patients,

Et à mes collègues, psychologues, psychanalystes et balintiens

Le lien perdue par-delà la mort.

Chapitre I

La place

Samedi 12 juillet 2003

Comme chaque samedi de la période de l'estive, Fabian s'était levé dès le point du jour pour descendre de sa bergerie des Alpilles et venir vendre ses fromages au marché d'Arjolières. Au carillon de midi, fidèle à ses habitudes, le berger vint s'asseoir à la terrasse du café situé au cœur du village. Son neveu, le jeune Ugolin, vendait les dernières tomes avant de démonter l'étal pour le ranger dans la vieille 4L fourgonnette jaune délavé achetée dans une vente du Domaine. Il viendrait ensuite le rejoindre.

Fabian appréciait cet endroit qu'il ne se lassait pas de contempler. Parfois il se laissait absorber par une partie de pétanque en cours sur le terrain de boules attenant à la terrasse du café au pied des escaliers de la Montée de l'Église. Le va-et-vient des passants constituait également une source inépuisable de curiosité et de rêverie. Il se sentait bien dans ce lieu, et tout particulièrement aujourd'hui, après toutes les péripéties que le village venait de vivre au fil de ces trois dernières années. Mais pour l'heure, soulagé de l'issue d'un conflit qui avait failli tourner au drame, il laissait cheminer ses pensées au fil des images et des souvenirs attachés à ce lieu. Le bistrot établi au nord de la place, entre la Grande Rue montante et cette petite ruelle en escalier, profitait ainsi d'une triple exposition lui offrant un surcroît de luminosité. De la terrasse il voyait dans la courbure de l'escalier montant, une enfilade de maisons en pierre dominées par le clocher de l'église émergeant au-dessus des toits.

De cette petite place provençale émanait habituellement, une atmosphère paisible que seul le chant des cigales animait quelque peu. Mais les jours de marché, descendant des collines avoisinantes, les habitants de la région se mêlaient aux villageois pour faire leurs emplettes. Et, en cette saison estivale, venaient s'y ajouter les occupants saisonniers des résidences secondaires, les campeurs du terrain municipal, les touristes locataires de gîtes et les itinérants de passage. Tout ce petit monde, descendant la Grande Rue se retrouvait là, après avoir rempli ses paniers et, pour les touristes, après avoir acheté quelques spécialités régionales.

Deux majestueux platanes se dressaient de part et d'autre de l'artère principale traversante. Leurs larges troncs massifs et noueux supportaient de gigantesques branches qui se déployaient jusqu'aux faîtes des toitures bordant cet espace. Fabian imaginait ces deux sentinelles géantes veiller sur la cité. L'ombre de leur feuillage diffusait une sensation de fraîcheur soutenue par le gargouillis de la fontaine.

Faite de pierres blanches extraites des carrières de Fontvieille, légèrement grisées par le temps, son bassin octogonal était surmonté d'une margelle circulaire. Sa colonne centrale massive et carrée portait un chapiteau surmonté d'une croix. Sur les quatre faces du pilier, des goulots en laiton à tête de Tarasque laissaient s'écouler un mince filet d'eau.

La source du Gaudre de la Valdière alimentait le bassin et le trop-plein se déversait dans un petit abreuvoir attendant avant de rejoindre le lavoir en contre-bas du village.

À l'angle de la chaussée principale, l'estaminet semblait campé là pour accueillir les passants, et leur procurer une halte bienvenue. La terrasse de l'établissement venait entourer le tronc du centenaire le plus proche qui composait ainsi une tonnelle naturelle. Le second feuillu développait son arborescence à proximité de la fontaine. Tout au long de l'année, les locaux venaient ici échanger les dernières nouvelles du pays et, durant la période estivale, les vacanciers goûtaient aux charmes de ce lieu resté préservé de la modernité. La place paraissait traverser le temps en gardant son air d'antan. Étonnamment, la quincaillerie et la mercerie, situées de l'autre côté de la Grande Rue restaient toujours en activité. Le bourg demeurerait miraculeusement épargné de toute implantation de grande surface aux alentours. Le centre commercial le plus proche n'était pourtant qu'à trente minutes de voiture, mais Arjolières avait su sauvegarder son réseau social de commerces de proximité. Internet commençait tout juste à se développer, mais restait difficile d'accès, avec un débit très limité en dehors des grandes villes et pour ne pas dire inexistant dans les Alpilles. Ce support virtuel restait pour l'heure loin de détrôner cet espace de rencontre aux dimensions plus humaines. De même, le camping municipal, de taille raisonnable, accueillait essentiellement des amateurs de balades et de randonnées dans les massifs alentour. La population locale, rehaussée par l'arrivée de quelques retraités venus s'installer dans ce coin paisible, ainsi que les vacanciers et touristes, contribuaient à faire perdurer le commerce local. Pour préserver ce havre de paix et de convivialité, la Mairie

avait voté un arrêté municipal d'interdiction de circulation dans la Grande Rue durant les mois d'été. Seule voie d'accès carrossable, les passages se limitaient aux livraisons matinales et à la dépose des riverains.

Le regard de Fabian balayait distraitement le pourtour de la place. Celle-ci se composait d'une succession de petits commerces, ponctuée par quelques logements et ruelles reliant le cœur du village au reste du bourg.

Jouxtant l'escalier de la Montée de l'Église, face au terrain de pétanque, se tenait l'ancienne boutique de l'oliveron. L'oliveraie du domaine de La Bastide produisait une huile sur une terre en conversion bio. Depuis maintenant six ans, la production bénéficiait de la création d'une Appellation d'Origine Contrôlée de la Vallée des Baux. Le Mas de La Bastide se composait d'un grand corps de ferme et de dépendances. Outre les oliviers, l'activité agricole comportait une part de culture et une part d'élevage. Au fil du temps, des rencontres et des affinités, le Mas s'était transformé en une organisation communautaire. Le local associatif rebaptisé *La Bastide* proposait désormais les produits artisanaux de la ferme. Garance, sa nièce, tenait maintenant la boutique. Des effluves du maquis laissaient pressentir la présence de bouquets de thym, de romarin, de marjolaine et de laurier sauvage auxquelles s'ajoutait le parfum de la lavande.

Venait ensuite la mairie, une petite maison dont la façade en pierres apparentes contrastait avec les murs des autres maisons de la place dont les surfaces avaient été enduites à la chaux. Au charme de la pierre avait succédé le spectacle lumineux de ces murs parés des couleurs typiques de la Provence. Seules les pierres des linteaux, des encadrements et des angles de mur restaient apparentes dans leur écrin coloré.

Dans le prolongement, la devanture boisée de la boulangerie encadrait la vitrine. Fabian pouvait entrevoir à travers le carreau de grosses miches de pain bien dorées que l'on devinait croustillantes. L'odeur des fournées du matin flottait encore dans l'air, et ce fumet donnait envie de franchir le seuil du magasin.

Il y a huit ans, Aurélie avait repris la boulangerie avec sa mère à la mort de son père, Honoré Brun, décédé prématurément d'une chute accidentelle dans le massif des Alpilles sur le site d'escalade de Paradou.

Être boulangère constituait une tradition dans la branche maternelle de la famille. La grand-mère d'Aurélie, Nicole Dubois travaillait à la boulangerie avec Jules, son mari.